

L' Abeille.

9me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 21 MARS 1861

No. 21.

IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION.

(Suite.)

Les Anglais eux-mêmes, quoique sagement obstinés dans leurs usages, commencent aussi à imiter la France : ce qui leur arrive plus souvent qu'on ne le croit et qu'ils ne le croient eux-mêmes, si je ne me trompe. Contemplez les piédestaux de leurs statues modernes ; vous n'y trouverez plus le goût sévère qui grava les épitaphes de Newton et de Christophe Wren. Au lieu de ce noble laconisme, vous lirez des histoires en langue vulgaire. Le maître condamné à bavarder, pleure la langue dont il tenait ce beau style qui avait un nom entre tous les autres styles, et qui, de la pierre où ils'était établi, s'élançait dans la mémoire de tous les hommes.

Après avoir été l'instrument de la civilisation, il ne manquait plus au latin qu'un genre de gloire, qu'il s'acquît en devenant, lorsqu'il en fut temps, la langue de la science. Les génies créateurs l'adoptèrent pour communiquer au monde leurs grandes pensées. Copernic, Kepler, Descartes, Newton et cent autres très importants encore, quoique moins célèbres, ont écrit en latin. Toutes les autres langues, quoique cultivées et comprises se faisaient pendant dans les monuments antiques et très-probablement pour toujours.

Nous ne prétendons pas que l'instruction doive se renfermer entièrement dans l'étude des langues anciennes et l'imitation des auteurs grecs et latins : nous avons seulement voulu poser le principe. Si les études classiques ont leurs abus, c'est la faute des maîtres, et non la faute de la règle. Il est certain que les langues grecque et latine diffèrent complètement des langues modernes pour la forme et pour l'esprit, que nos mœurs et nos croyances diffèrent encore plus des mœurs et des croyances des peuples païens et que l'admiration trop exclusive des chefs-d'œuvre de l'antiquité a nui sous plusieurs rapports aux progrès de l'art, en enchaînant l'essor du génie mais qu'en doit-on conclure ? qu'il faille renoncer à l'étude des lettres grecque et latine ? cela n'est pas possible : car le

présent ne vit que du passé, et briser la chaîne des temps, qu'est-ce, si non tarir la source d'un fleuve ? Étudions les anciens dans ce que la nature a de vrai et d'immuable, étudions les pour apprendre à fuir mieux : c'est ainsi que en observant la loi de la tradition, nous concilierons l'ordre et la liberté.

Les études classiques se divisent en grammaire, rhétorique et philosophie. Cette division est fondée sur la nature : on commence par les mots et l'on finit par les pensées. La grammaire a pour objet les mots, la correction. La fin de la rhétorique est de former le goût et de donner le sentiment du beau, en exerçant l'esprit sur ce qu'il y a de plus parfait en littérature. La philosophie est le complément des études : elle a pour objet la réflexion. Suivant quelques auteurs, la philosophie devrait précéder la rhétorique, au moins en partie, parce qu'avant d'apprendre à faire un discours, il faut avoir appris à raisonner. Cela nous semble peu fondé, parce que, entre autres raisons, la rhétorique bien entendue a moins pour objet d'exercer le raisonnement dans les élèves que de perfectionner leur goût et leur style ; et, pour cela, la raison naturelle suffit.

Quant à la durée des études, elle est également déterminée par la nature, et doit évidemment correspondre au nombre d'années nécessaires pour l'entier développement des facultés de l'intelligence. Ce qui pourrait seulement faire question, c'est l'âge auquel il faut commencer. Il nous semble qu'on ne saurait commencer de trop bonne heure.

Adeo in teneris consuescere multum est !

(Virgile.)

Tant de nos premiers ans l'habitude a de force !

C'est l'avis de Quintilien. “ Quelques-uns, dit-il (Instit. orat., liv. I, ch. 1), ont pensé que les études de l'enfant ne devraient commencer qu'à sept ans, parce que ce n'est guère qu'à cette âge qu'on a le degré d'intelligence et la force d'application convenable pour apprendre. Mais ceux-là pensent plus sagement, qui veulent qu'aucun âge ne soit privé de soins : de ce nombre est Chrysippe, qui, tout en accordant trois ans aux gouver-

nantes est d'avis qu'elles s'appliquent à faire germer dès cet âge les meilleurs principes dans le cœur des enfants. Or, pourquoi la culture de l'esprit ne trouverait-elle pas place dans un âge qui appartient déjà à la morale ? Je sais que, pendant tout le temps dont je parle, on obtiendra à peine ce qu'une seule année donnera dans la suite. Mais il me semble que ceux que je combats ont voulu encore plus ménager les maîtres que les élèves dans cette partie de l'éducation. Après tout, que pourront faire de mieux les enfants, du moment qu'ils commencent à parler ? Car, enfin, faut-il qu'ils fassent quelque chose. Or, pourquoi dédaignerait-on, si petit qu'il soit, le gain qu'on peut faire jusqu'à sept ans ? En effet, si peu que rapporte le premier âge, l'enfant ne laissera pas d'être à sept ans capable d'études plus fortes que si l'on eût attendu jusque-là pour commencer.

Ce bénéfice, accumulé chaque année formera avec du temps un capital, qui, prélevé sur l'enfance, sera autant de gagné sur l'adolescence. Appliquons la même règle aux années suivantes, afin qu'aucun âge ne soit arriéré dans les études qui lui sont propres. Hâtons-nous donc de mettre à profit les premières années, avec d'autant plus de raison que les commencements de l'instruction ne portent que sur une seule faculté, la mémoire ; que non-seulement les enfants en ont déjà, mais qu'ils en ont eux-mêmes beaucoup plus que nous. Toute fois je connais trop la portée de chaque âge, pour vouloir qu'on tourmente tout d'abord un enfant, et qu'on exige de lui une application qui ne laisse rien à délibérer. Car il faut bien prendre garde de lui faire haïr l'étude dans un temps où il est encore incapable de l'aimer, de peur que la répugnance ne se prolonge au-delà des premières années avec le souvenir de l'amertume qu'il aura une fois sentie.”

Méthode.—L'imperfection des études et l'impossibilité de les compléter ultérieurement ont toujours pour cause le défaut d'ordre et de continuité.— Pourquoi, par exemple, les personnes qui n'ont point appris l'orthographe dans l'âge où on l'apprend sans sa-